VINCENT D'INDY

L'ÉTRANGER

Action musicale en deux actes

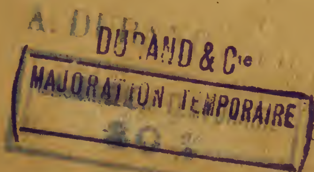
Prix net : **1** *fr.*



PARIS

A. DURAND & FILS
ÉDITEURS
4, Place de la Madeleine, 4

CALMANN LÉVY
ÉDITEURS
3, Rue Auber, 3



5f

L'ÉTRANGER

VINCENT D'INDY

L'ÉTRANGER

Action musicale en deux actes

Prix net : 1 fr.



PARIS

A. DURAND & FILS
ÉDITEURS
4, Place de la Madeleine, 4

CALMANN LÉVY
ÉDITEURS
3, Rue Auber, 3

PERSONNAGES

VITA (20 ans).	Soprano
L'ÉTRANGER (42 ans)	Baryton
ANDRÉ, brigadier des douanes (23 ans). .	Ténor
LA MÈRE DE VITA (55 ans).	Mezzo-Soprano

1er ACTE		2e ACTE	
UNE FEMME (Madeleine) Un petit garçon . . . Une petite fille. . . . Une jeune femme. . . 1re ouvrière. . . . . 2e ouvrière	Sopranos	1re jeune fille. . . . 2e jeune fille . . . 3e jeune fille	Soprano
UNE VIEILLE. . . . Une femme.	Contraltos		
UN VIEUX (Pierre) . Un jeune homme . . .	Ténors	Un jeune homme. . . Quelques fonctionnaires	Ténors
UN PÊCHEUR. . . . Le contrebandier. . . Un vieux marin . . .	Basses	Un vieux pêcheur. . .	Basse

Pêcheurs, marins, douaniers, ouvrières, paysans, etc.

Le lieu de la scène est en France, aux bords de l'Océan.

NOTE : Tous les rôles secondaires peuvent être remplis par dix exécutants ainsi répartis :

4 Sopranos :		
1er ACTE	MADELEINE	2e ACTE
»	1re ouvrière	. . . . . . 1re jeune fille
»	2e ouvrière	. . . . . . 2e jeune fille
»	Une jeune femme	. . . . . . 3e jeune fille
2 Contraltos :		
»	UNE VIEILLE	
»	Une femme	
2 Ténors :		
»	LE VIEUX PIERRE	
»	Un jeune homme	. . . . Un jeune homme
3 Basses :		
»	UN PÊCHEUR	
»	Le contrebandier	
»	Un vieux marin	. . . . . . Un vieux pêcheur

Plus : 2 enfants (*sopranos*) et quelques fonctionnaires (*ténors*).

N. B. — Les rôles en minuscules peuvent être tenus par des choristes.

Pour traiter des représentations, de la location de la partition et des parties d'orchestre, des parties de chœurs, de la mise en scène, etc., s'adresser, à MM. **A. DURAND & Fils**, éditeurs-propriétaires, pour tous pays, place de la Madeleine, 4, à Paris.

L'ÉTRANGER

ACTE PREMIER

Introduction symphonique.

SCÈNE PREMIÈRE

Au bord de l'Océan. — Des deux côtés de la scène, deux rochers élevés; celui de gauche, plus accessible, est couvert de plantes marines. — Un chemin, serpentant sur ses flancs, conduit à une cabane située au sommet — Au fond, la jetée, coupée par des degrés qui descendent à la mer. — Sur la jetée, dont on n'aperçoit pas l extrémité, un mât de signaux. — Terrain sablonneux. — Une route traverse la scène, venant du dernier plan à droite ; elle contourne la base de la falaise, puis, revenant sur elle-même, elle s'enfonce au premier plan, allant vers le village. -- Deux sentiers s'embranchent sur cette route, l'un, suivant le bord de la mer vers le môle, à gauche; l'autre, remontant à gauchee, au premier plan, conduit au port. — Au dernier plan, un écueil noir et morne, puis, une lointaine ligne de mer vers laquelle le soleil s'abaisse graduellement. — C'est le soir.

Des pêcheurs, portant filets et avirons, montent de la coupée ou arrivent par la route, à gauche.—Des femmes, anxieuses, les interrogent.

LES FEMMES.

Eh bien ?...

LES HOMMES.

On n'a rien pris !
Mauvaise pêche ; on n'a rien pris !

LES FEMMES.

Et toi ?

LES HOMMES.

Rien !

LES FEMMES.

Et toi ? Et toi ?

LES HOMMES.

Pas davantage.
C'est du mauvais temps depuis quinze jours !
C'est la ruine...., c'est la misère !

Monte de la coupée un homme de quarante ans environ, l'air noble et triste. -- Il pose son filet et ses avirons sur le sable, à gauche, puis, se débarrassant d'une hotte en paille tressée qu'il porte sur le dos, il s'assied au bas du rocher et commence à trier son poisson, sans paraître prêter attention à ce qui se passe autour de lui.

UNE FEMME.

Tiens, regarde-le, lui...

LES HOMMES.

Il a de la chance.

La foule s'est séparée en deux groupes. Les femmes et quelques hommes (sopranos, altos et 1ers ténors) causent au premier plan, à droite. Le second groupe (2es ténors et basses) se tient au fond et semble observer le temps

LES FEMMES.

Mais, d'où vient-il donc ?

Il n'est pas du pays.
D'où est-il ?
On ne sait pas.
Son nom ?
Il ne veut pas le dire.

LES HOMMES.

Un beau jour, il est arrivé parmi nous, il a frété une barque pontée, et toute la pêche est maintenant pour lui !

UNE VIEILLE.

Nous avions bien besoin que cet étranger de malheur vienne nous prendre notre bien.....

L'Etranger a entendu les paroles de la vieille. Il jette sur les gens un regard triste puis reprend son travail. Pendant ce temps, le second groupe a rejoint le premier.

UN VIEUX MARIN.

On dit qu'il est sorcier.

UN JEUNE HOMME.

Sorcier ?

LE VIEUX MARIN.

Oui, souvent il paraît commander à la mer.

LE JEUNE HOMME.

Idées de vieille femme ! Il n'y a pas de sorciers.....

UN PÊCHEUR.

Ecoutez : le vieux père a raison.
L'autre nuit, par gros temps, j'avais perdu ma voile, la barre avait cassé, et je dérivais sans ressource vers le grand rocher.....

Tout à coup, je le vis, lui, debout dans sa barque, tête nue et prononçant des mots que je n'entendais pas..... Et voilà qu'à sa voix, soudain, la houle s'apaisa !

LES HOMMES.

Pour sûr, c'est un sorcier.

LES FEMMES.

Dieu nous protège !

TOUS LES GENS.

C'est un sorcier ; oui, c'est un sorcier !

UNE JEUNE FEMME.

Pourtant, il donne aux pauvres.....

LA VIEILLE.

Oh ! ça... c'est pour montrer comme il est riche !

L'Etranger a levé la tête. Au bord de son bonnet de laine on voit luire une pierre précieuse.

Regardez donc la fine pierre d'émeraude qu'il porte à son bonnet ; voyez comme elle brille !.....

TOUS LES GENS.

Alors, pourquoi vient-il nous prendre notre bien ?

L'Etranger se lève et va comme pour se mêler aux groupes des pêcheur .

L'ETRANGER.

Bonsoir, les camarades.

LES GENS.

Salut, salut.

La foule se disperse par la droite, aux premiers plans.
L'Etranger se rassied au pied du rocher, tournant le dos à la mer.
Le jour tombe. — On entend une cloche lointaine sonner l'Angélus.
On voit arriver du fond à droite, deux ouvrières en tenue de travail.

1re OUVRIÈRE.

Ce soir, on est sorti plus tôt de la fabrique.

2e OUVRIÈRE.

Oui, l'Angelus sonne seulement.

Les deux ouvrières passent et s'éloignent par la route vers le village.
Alors, c'est une théorie de jeunes filles, se tenant par la main, qui entre en deux groupes, dans le balancement rythmique d'une ronde populaire.

LES FILLES.

« Dans la tour du palais,
Le long du quai,
Joli mois de mai ;
Dans la tour du palais
Y a-t-une Flamande,
Y a-t-une Flamande.

« Sont deux gentils cadets,
Le long du quai,
Joli mois de mai ;
Sont deux gentils cadets,
Tous les deux la demandent,
Tous les deux la demandent. »

Les jeunes filles du premier groupe s'arrêtent. Après s'être concertées entre elles, elles se rangent en rideau devant l'Etranger et interpellent l'une de leurs compagnes.

Sst ! Sst ! Hé ! Vita ! Vita ! regarde : voilà ton amoureux.

Au moment où Vita s'avance vers elles, les jeunes filles démasquent l'Etranger en riant aux éclats.
Vita s'est arrêtée subitement. Les filles l'entourent et la questionnent.

VITA.

Grandes folles !

LES FILLES.

On dit que tu lui parles à cet étranger, à ce sorcier de grève.....

VITA.

Oui, quelquefois..... Il me dit les courses lointaines ; il me raconte les secrets de la mer ; je n'ai pas, comme vous, de haine contre lui.

Bonsoir, les filles.

Elle se dirige vers le fond, à gauche ; les filles l'arrêtent, moqueuses.

LES FILLES.

Où vas-tu ? Où vas-tu donc, Vita ? Ce n'est pas là le chemin qui mène chez ta mère.....

D'AUTRES.

Mais c'est par cette route que doit venir André, André, le beau douanier.

Vita se retourne vers les jeunes filles.

VITA.

Eh bien, oui ; c'est André, mon bel André qui m'aime et m'a choisie et que j'épouserai dans quelques jours. — Il porte le galon d'argent sur la manche, et je l'aime parce qu'il est beau !

LES FILLES.

Bonsoir, Vita, bonsoir ; embrasse-le pour nous !

Vita s'éloigne par le sentier de gauche, au fond.
Les filles ont reformé leurs théories ; elles disparaissent en chantant au tournant de la route.

« Sont deux gentils cadets,
Le long du quai,
Joli moi de mai ;
Sont deux gentils cadets,
Tous les deux la demandent,
Tous les deux la demandent. »

On voit paraître sur la route, à droite, une femme, tenant deux enfants par la main. Elle va au-devant d'un vieillard qui est entré au premier plan à gauche. — Dès que les enfants ont aperçu l'Etranger, ils le menacent en des gestes craintifs.

LES ENFANTS.

Hou ! Hou ! au loup ! au loup !

LA FEMME (au vieillard).

Eh bien, grand-père, a-t-on vendu ce soir ?

LE VIEUX.

Rien, Madeleine, pas pour un sou !
Depuis que cet étranger que Dieu damne est venu s'établir chez nous, aucun des pêcheurs du village ne prend plus rien.....

LA FEMME.

Maudit soit le sorcier !

LES ENFANTS.

Hou ! hou ! au loup ! au loup !

L'Etranger, interrompant son travail, jette sur le groupe un regard bienveillant et triste.
Il écoute.

LE VIEUX.

Et Jean-Marie, ton homme, n'est pas rentré ?

LA FEMME.

Non ; il va rester toute la nuit en mer pour nous rapporter de quoi vivre demain ; il n'y a plus d'argent à la maison et les enfants ont faim...

LE VIEUX.

Misère ! Et moi, je suis trop vieux.....

L'ÉTRANGER (prenant une subite résolution).

Ho ! Pierre ! viens un peu.

Vita a reparu au fond, elle assiste à la scène sans être vue. — La femme regarde l'Etranger avec méfiance.

LA FEMME.

Que nous veut-il, cet oiseau de malheur ?

L'ÉTRANGER (au vieux)

Ecoute : je n'ai pas besoin de ma pêche aujourd'hui ; veux-tu la vendre pour ton compte ?

LE VIEUX.

Ah ! c'est trop nous insulter !

L'ÉTRANGER.

Non, vrai, prends-la, vieux Pierre, je te l'offre de bon cœur. — Nous vendrons de moitié, si tu veux.

Allons, prends. Songe donc que, peut-être, les enfants ne mangeront pas ce soir.....

Il attache sa hotte pleine de poissons sur le dos du vieux qui se laisse faire interdit.

LE VIEUX.

Quoi, tu ferais cela ?..... Tout ça... pour nous ?

L'ÉTRANGER.

Allons, dépêche ! Vite, descends au port, sans quoi les commis seront déjà partis.

Le vieux descend vers le port et se retourne à l'appel de l'Etranger.

Ho ! Pierre ! — au fait, tu peux bien tout garder (désignant les enfants) ; c'est pour eux.

LES ENFANTS.

Hou ! hou ! au loup !

LA FEMME.

Assez ! — Venez, vous autres.

Elle prend les enfants rudement par la main et s'éloigne dans la direction du port.

L'Etranger s'est assis de nouveau. Il prend son filet dont il commence à raccommoder les mailles. — Vita, émue, s'avance d'abord vivement vers l'Etranger qui lui tourne le dos, mais, comme si elle avait honte de ce mouvement, elle passe tranquillement devant lui, sans le regarder.

SCÈNE II.

L'Etranger a vu Vita ; il cesse de travailler.

L'ÉTRANGER.

Il se fait bien attendre aujourd'hui, jeune fille.....

VITA.

Il est à la fête du pays voisin ; il ne tardera guère.

Bien souvent, bien souvent, je suis venu l'attendre, au soir, à cette place ; — alors, j'aimais causer avec la verte mer.....

L'ÉTRANGER.

Et que disais-tu à la verte mer ?

VITA.

Je ne sais trop. — Je lui parlais, et, sous le bruit des flots se perdaient mes paroles. — Je pensais, et, sous la blanche écume s'égrenaient mes pensées.

Inquiète et toujours changeante, la mer me répondait, et sa grande voix haletante troublait mon cœur.

L'ÉTRANGER.

Eh bien, parle donc, ô jeune fille, parle encore à la verte mer.

VITA.

Non ! La mer, à présent, n'est plus ma confidente, depuis.....

L'ÉTRANGER.

Depuis ?.....

VITA.

Depuis que tu es là, étrange ami.

L'Etranger s'est remis à travailler. Vita peu à peu se rapproche de lui.

Toi qui as beaucoup voyagé, toi qui sais tant de choses, peux-tu m'expliquer par quel mirage il semble

à mon esprit que je t'ai vu toujours, que je te connaissais avant de naître ?

Presque involontairement, ils échangent un long regard.

. . . .

Dès la première fois que je t'ai rencontré comme aujourd'hui, démaillant ton filet à cette même place, invinciblement attirée, à toi je vins, confiante ; et, tout simplement, je t'ai raconté les durs labeurs du jour, les songes de la nuit, et ma jeune vie, et mon espérance.

L'ÉTRANGER (se levant).

Et moi, je me souviens aussi, jeune fille.

Alors que tout le monde, ici, me regardait d'un œil mauvais, alors que, résigné, j'allais suivre ma route, soudain ton pur regard, ton regard chaste et franc, comme un rayon vainqueur a pénétré la brume de mon âme.

Alors, je suis resté..... pour toi, Vita, pour la pitié que j'ai lue en tes yeux.

Il la regarde ardemment.

. . . .

Vita recule, comme fascinée, puis elle passe devant lui, cherchant à jouer l'indifférence.

VITA.

On ne t'aime guère au village ; ils disent que tu es sorcier ! — Mais, moi, je ne crois pas cela, car tes paroles semblent les préceptes mêmes que le doyen nous lit en chaire... .

L'ÉTRANGER.

Partout où j'ai passé, et j'ai vu bien des terres, j'ai trouvé la triste haine et l'oubli, plus triste encore ; — Et pourtant, aider les autres, servir les autres, voilà ma seule joie, voilà mon unique pensée.

(Abattu.) Ici comme ailleurs j'aurai passé sans que nulle âme me regrette.....

VITA (très vivement).

Ah ! ne dis pas cela, pêcheur ! Il est une âme ici qui gardera toujours le souvenir.....

L'ÉTRANGER.

Vita ! petite Vita. ... Dans les bras de ton amoureux tu m'oublieras comme les autres..... comme les autres..... Mais moi, je reverrai sans cesse le pur rayon de tes chers yeux !

Approche ici...., écoute :

Il la fait asseoir à droite et se tient debout près d'elle.

Si tu traces un nom sur le sable de grève, bientôt le flot dormant l'effacera ; mais si tu parviens à graver un signe sur le vieux roc. sable jadis, ah ! les autans et les marées peuvent bien s'acharner sans détruire ce signe, sans même l'entamer ! Il restera là, immuable, jusqu'au jour fatal où le vieux rocher, que mine sans repos la vague patiente, inclinera sa crête blanchissante pour s'abîmer à jamais dans la mer.

Ainsi que le rocher, Vita, mon cœur, déjà durci, conservera l'empreinte de ta beauté, de ta bonté, de ta bienfaisante jeunesse !

Vita se lève, très troublée.

VITA.

Ami, est-ce bien vrai ? Ne te moques-tu pas ?

J'ai peur que tu railles, que tu te joues de moi ; ah ! je voudrais être en toi-même pour savoir si tu dis vrai, pour connaître ta pensée. — Et pourtant, je te crois, oui, je te crois, car j'ai placé ma confiance en toi, comme en un père.....

L'Etranger tressaille, rappelé à la réalité.

L'ÉTRANGER.

Comme en un père.....

(Reprenant son calme.) Oui, mon enfant, tu as raison ; je pourrais être ton père.....

Confie donc simplement à ton père ce qui trouble ta petite âme ; car tu n'es pas tranquille, enfant.....

(Très gaiement.) Ah ! je vois ce que c'est ; je crois que je devine : tu voudrais bien, en ce moment, danser à la fête voisine.....

VITA.

Ah ! ce n'est pas ça du tout, pêcheur !

Désignant la mer, en un geste vers le soleil couchant.

Comme le flot ondulant mollement, au vent, sur le sable fin du rivage, mon jeune esprit, sans force et sans vouloir, au soir, s'endort, bercé par ta douce parole.

Et je me vois en rêve naviguant sur la mer avec toi ;... et, il me semble alors que mon destin est de vivre avec toi,..... rester avec toi, toujours, toujours !....

L'Etranger avance d'un pas vers Vita comme pour l'étreindre, mais soudain, il s'arrête devant la jeune fille haletante et lui parle presque avec dureté.

L'ÉTRANGER.

Assez rêvé, jeune fille !
Rappelle-toi l'ancienne chanson :
« La jeunesse est créée pour plaire à la jeunesse. »
L'amour t'attend avec ton beau douanier !

Il lui tourne le dos et se dirige vers le lieu où il a laissé son filet. Vita suit l'Etranger, énervée et outrée de dépit.

VITA.

Oui, tu dis bien, André est un brave, et je l'aime, ... je l'aime (durement), entends-tu ?

Car, aucun des hommes de chez nous ne sait si joliment danser la contredanse. Nul des hommes de chez nous, jeunes ou vieux (avec une intention méchante), jeunes ou vieux, ne sauraient l'égaler pour la joute ou le tir ; et toutes les filles me jalousent, car c'est moi, c'est moi seule, moi qu'il a distinguée, moi, qui bientôt serai son épousée !.....

Elle cache son visage entre ses mains, en un sanglot.

L'ÉTRANGER.

Adieu, Vita..... Le bonheur je te souhaite ... Moi, je pars dès demain...., car... . je t'aime, je t'aime !..... oui. je t'aime d'amour !... et, tu le savais bien...

Longtemps, tous deux restent immobiles en face l'un de l'autre, n'osant se parler.

SCÈNE III.

On entend un chant joyeux derrière la scène au loin.

ANDRÉ (derrière la scène).

La léra la la la la la.
« Là haut, sur la montagne
J'ai entendu pleurer...
Ah ! c'est la voix de ma maîtresse,
Je monte pour la consoler. »

L'Etranger, entendant la voix, fait un geste de révolte ; puis il se détourne du regard de Vita, restée perdue en un ravissement intérieur
André entre joyeusement en scène par le sentier de gauche, au fond. Il est suivi de deux douaniers escortant un pêcheur déguenillé.

« Eh ! qu'avez-vous, la belle !... »

André aperçoit Vita. Il s'élance vers la jeune fille, passant entre elle et l'Etranger qui est retourné à gauche et plie son filet.

Hé ! Vita, déjà là ?...
Je me suis fait attendre aujourd'hui, cher amour, mais c'est sa faute à lui (désignant le pêcheur), à ce damné contrebandier qui débarque du sel, en fraude, sur tous les points de la côte. Assez longtemps que je le guette, lui et son maudit bateau ! — Ce soir, au retour de la fête, je l'ai surpris cachant sa marchandise au creux d'un roc, dans la crique Perdue, et je le tiens enfin !

Il s'approche de Vita avec une galante fatuité.

Mais je ne regrette pas, petite, de m'être fait atten-

dre un peu, car, avec l'argent de ma part de prise, je veux parer ton cou mignon d'un beau collier...

LE PÊCHEUR (joignant les mains vers André).

Grâce ! faites-moi grâce ! Voyez, la femme est morte... et les petits, qui donc les nourrira ?

ANDRÉ.

Hé ! l'ami, tu n'avais qu'à ne pas te laisser prendre ! — Tu t'expliqueras devant la justice ; moi, je ne t'en veux pas, mais je fais mon service.

Vita porte la main à son cœur, comme en un état de souffrance intérieure.
L'Etranger a entendu la supplique du contrebandier. — Il s'avance vers André qui, jusque-là, n'a point pris garde à lui.

L'ÉTRANGER.

André, cet homme est malheureux ; relâche-le, je t'en supplie...

ANDRÉ.

Toi ! de quoi te mêles-tu ? — Je fais mon métier, fais le tien ! — Crois-tu, par hasard, m'empêcher d'exécuter ma consigne ?

L'ÉTRANGER.

Pense à ses enfants qui l'attendent... (tout près d'André, presque à voix basse). — André, si tu tiens à l'argent... voici la valeur de ta part de prise ; prends tout ceci (il lui montre une bourse de cuir) et lâche ce pêcheur.

Moi, je n'ai plus besoin de rien, je quitte le pays.

Il tend la bourse à André qui la repousse brusquement.

ANDRÉ.

Assez causé ! Sorcier sans vergogne, apprends que je ne connais ici que mon devoir ; je fais ce que la loi commande.

Toi, reste, ou passe ton chemin, que m'importe ! (Aux douaniers.)

Allons, vous autres, emmenez-le !

LE PÊCHEUR.

Ah ! vous n'avez pas de pitié !

Les douaniers emmènent le contrebandier dans la direction du village. André se retourne vers Vita et lui prend la taille.

ANDRÉ.

Vita, petite fiancée, regarde-moi, souris...
Souris-moi donc un peu !

Vita le regarde en face, sérieuse. Il ôte son bras de la taille de la jeune fille.

Pour toi, j'ai délaissé les beautés de la ville ;

La fête était superbe et toutes les donzelles ne voulaient que moi pour danseur...

Mais, souris donc, Vita !...

Tiens, la grande Marie, la belle fermière, et la Louison, l'agaçante Louison, m'ont lancé des regards bien tendres quand j'ai quitté le bal...

Il se rapproche d'elle.

Mais, ne sois pas jalouse, ô Vita, ma blonde adorée, car, tu sais bien que c'est toi que j'aime, et rien ne vaut ton sourire à mes yeux !

A propos, c'est demain qu'on proclame nos bans, à l'église...

VITA (sourdement).

Oui... peut-être...

ANDRÉ.

Comment ?... comment, peut-être ?...
Ah ! ça, Vita, qu'as-tu donc ?

VITA.

Ce que j'ai ?. . je ne sais pas...

. . . .

Le crépuscule est tout à fait venu ; la partie de la scène où se trouvent Vita et André est presque obscure ; les rayons obliques du soleil couché éclairent encore d'une lumière rouge l'Étranger, qui, son filet et ses avirons sur l'épaule, est déjà parvenu à moitié du petit chemin montant à la cabane, sur le rocher de gauche. Vita, de l'obscurité, jette un dernier et long regard vers l'Étranger qui monte, en pleine lumière.

ACTE II.

Introduction symphonique.

SCÈNE PREMIÈRE.

Même lieu qu'au premier acte, mais sous un ciel gris sombre et chargé de nuages. C'est le dimanche matin.

Des gens sortent de la messe et, retournant chez eux, traversent la place ; quelques-uns s'arrêtent et causent. — Paraît un groupe de jeunes gens marins et pêcheurs. Ils marchent en se tenant par le bras et chantent.

JEUNES GENS.

Dimanche, c'est dimanche,
Vive le vin !
Prends ta chemise blanche
Dès le matin.
Han ! han ! lon, lon, la,
Han ! han ! lère, lère, la !

Le matin, à l'église,
Dévotement,
Et. le soir, on se grise
Pour l'agrément.
Han ! han ! lon, lon, la,
Han ! han ! lère, lère, la !

Ils passent. — Quelques vieux matelots regardent l'horizon et causent entre eux.

QUELQUES VIEUX.

Le temps n'est pas bien sûr.

D'AUTRES.

Oui, il pourrait faire coup de vent vers midi.

Ils passent. — Des jeunes filles, portant leur livre de messe, s'arrêtent à gauche.

LES FILLES.

Pour vrai, on ne pourra pas promener aujourd'hui dessus le cours avec les amoureux. Quel dommage !

LES JEUNES GENS (derrière la scène).

Dimanche, c'est dimanche,
Vive le vin !
Prends ta chemise blanche
Dès le matin.

D'autres jeunes filles sont venues se joindre aux premières.

PREMIÈRE JEUNE FILLE (à l'une de ses compagnes).

Sais-tu pourquoi, tout à l'heure, à l'église, le doyen n'a pas annoncé les bans de Vita la blonde ?

DEUXIÈME JEUNE FILLE.

Mais c'est elle, c'est Vita elle-même qui a demandé d'ajourner son annonce.

LES FILLES.

Elle est donc brouillée avec son bel André ?

TROISIÈME JEUNE FILLE.

C'est moi qui n'en ferai pas fi..., s'il me demande !

LES FILLES.

Ha ! ha ! ha ! ha !

A ce moment, les jeunes filles aperçoivent Vita qui vient du dernier plan à droite.
Elle est suivie de sa mère qui fait de grands gestes et semble la gourmander.

Chut ! chut ! Regardez, la voilà ; — elle est avec sa mère, qui n'a pas l'air content.

Vita et sa mère sont arrivées au milieu de la scène. — Les jeunes filles se retirent les unes après les autres, par les deux chemins, vers le port et vers le village.
La mère s'arrête en face de Vita qu'elle oblige à s'arrêter aussi.

LA MÈRE.

Ah ! tu as fait là un beau coup ! — Comment, c'est toi, toi même,... toi-même, tu oses l'avouer, qui as été, dès le matin, prévenir M. le doyen de ne point publier au prône l'annonce de ton mariage avec le beau brigadier ? Tu es folle, Vita ! Tu es folle, folle, sur mon honneur !

(Plus près de Vita.) Songe donc qu'André a du bien et que souvent il fait de bonnes prises qui lui rapportent gros ! (Vita baisse la tête.)

Et l'on dit même que, bientôt, un poste supérieur sera sa récompense...

VITA.

Mère, j'ai réfléchi, crois-moi ; je ne veux point être épousée...

LA MÈRE.

Mais, quelle idée, ma fille, quelle idée !

Faut-il qu'il soit possible que de pauvres parents durant toute leur vie triment pour leurs enfants et souffrent, étant vieux, pareilles avanies!

VITA.

J'ai bien prié Dieu à la messe...

LA MÈRE.

Tiens ! tu me fais bouillir le sang !

Dépitée, elle tourne le dos à sa fille et se dirige vers le village.

(A elle-même). Heureusement, c'est un caprice et ça ne peut durer.

Voyant que Vita ne la suit pas, elle se retourne.

Viens-tu à la maison ?

VITA.

Un instant, mère ; laisse-moi un instant ici contempler l'Océan.

La mère reprend, en haussant les épaules, la route du village.

LA MÈRE.

Folle ! folle ! Elle est tout à fait folle ..
Elle est folle...

La place est devenue déserte. Seule, Vita est restée regardant la mer.

SCÈNE II.

VITA.

J'attends... j'attends encore auprès du roc battu par l'onde ; mais celui que j'attends n'est plus le beau

douanier... J'attends, j'attends... j'attends la destinée...

Vita fait quelques pas vers la gauche.

O mer, dont la chantante voix semble gémir de ma peine ; ô mer, que ma jeunesse implorait autrefois, je sens que tu connais ma confuse pensée... O mer ! éternelle agitée, tu vois en mon âme troublée ce que, moi-même, je n'ose y voir...

O mer, tu es douce pour moi, tu rends le calme à mon être ; seule, entre tous, tu sais me consoler, seule tu m'aimes, ô mer !

On voit paraître l'Etranger sur le rocher de gauche. — Il descend lentement portant sur l'épaule son sac de marin en toile blanche sur lequel sont pliés ses filets. — Un soleil pâle éclaire la scène. — L Etranger s arrête auprès de Vita.

L'ÉTRANGER.

Vita, je vais te quitter pour toujours.

Mais, avant de fuir à jamais ce rivage, je veux implorer mon pardon.

Il pose à terre son sac et ses filets et se rapproche de la jeune fille.

Pardonne-moi l'imprudente parole qu'hier je n'ai pu retenir.. Pardonne-moi ; dis que tu me pardonnes et que je pars absous...

VITA.

Mais qui es-tu, toi ? Qui es tu donc ?

Comme l'aiguille vers le nord, vers toi mon âme est attirée, et je ne sais pas qui tu es, j'ignore même ta patrie...

Ah ! si tu dois partir, laisse-moi te connaître, et que je garde au moins ce souvenir de toi ; dis-moi ton nom !

L'ÉTRANGER.

Mon nom ?... je n'en ai pas.

Je suis celui qui rêve.

Je suis celui qui aime.

Aimant les pauvres et les inconsolés, rêvant le bonheur de tous les hommes frères, j'ai marché, j'ai marché à travers bien des mondes ; j'ai longtemps navigué et sur toutes les mers.

Où donc t'avais-je vue avant de te connaître ?

Où donc ? demandais-tu ; mais, partout !

(Avec un croissant enthousiasme.) Dans les lourds soleils d'Orient, dans les blancs océans du pôle, dans les aurores sur les lointains sommets, dans les forêts aux sourds ombrages, dans les rythmes chanteurs du vent : partout je t'ai trouvée, partout je t'ai aimée, car tu es la pure Beauté, car tu es l'immortel Amour !

VITA.

O étranger, qui que tu sois, reste auprès de mon âme, ne me délaisses pas, car il me semble qu'avec toi s'en irait la moitié de moi-même !

Ma vie est liée à la tienne comme la vergue au mât ; ah ! ne me quitte pas !

Elle va vers lui ; il l'arrête d'un geste.

L'ÉTRANGER.

Naguère j'aurais pu céder à ta prière, quand la jeunesse était à moi, mais maintenant il est trop tard,

toi-même tu l'as dit : tu avais mis ta confiance en moi comme en un père !...

Enfant, je ne dois pas dérober ta tendresse, je ne dois pas me faire aimer de toi !

VITA (avec angoisse).

O toi, qui as pitié des autres, toi, qui veux le bonheur de tous : à moi seule, à moi seule, moi, ton enfant, moi ton amie, le malheur tu me laisses, le malheur éternel !

L'ÉTRANGER.

Oui, ma destinée est étrange.

Alors que, de toute mon âme, je cherche à faire des heureux, partout où je porte mes pas, je trouve en mon chemin le mépris et la haine...

Un seul être, un seul, une femme, m'a regardé d'un regard consolant ; — à cet être adoré il faut que ce soit moi, moi qui apporte trouble et peine !

Il ôte son bonnet de laine et regarde longuement l'émeraude qui y est fixée et qui scintille presque surnaturellement.

Vois cette pierre de miracle. — Elle brillait jadis à l'avant de la nef qui porta le ressuscité, l'ami de Jésus, notre Maître, et, sans barre, sans voile, sans rame, aborda sûrement au port des Phocéens.

Par cette pierre de miracle une volonté droite et pure peut s'imposer aux vents et à la mer.

(Avec enthousiasme.) Par elle, j'ai sauvé maint navire en détresse ; par elle, j'ai tiré du péril bien des pêcheurs et bien des matelots ; par sa vertu sacrée j'ai calmé des tempêtes !

Mais, aujourd'hui, aujourd'hui... la tempête qui

gronde en mon sein, la tourmente d'amour qui me torture, nul talisman ne pourra jamais, jamais l'apaiser !

(A Vita.) Je t'ai aimée, ô vierge, et je t'ai désirée, et, malgré moi je te l'ai dit... Contre tout droit j'ai troublé ta jeune âme, la passion fut plus forte que moi ! Vita, Vita, je t'aime, je te désire encore !... Voilà pourquoi je dois partir.

Il jette de nouveau les yeux sur l'émeraude dont le feu s'est éteint.

Voilà pourquoi la très sainte relique ne m'est plus de rien désormais... car j'ai perdu tout pouvoir sur moi-même, sur mes sens et sur ma volonté; voleur de cœur, j'ai commis l'injustice ! J'ai démérité !

Il se dresse, sauvage, comme en proie au délire, puis, peu à peu retombe dans une douloureuse mélancolie.

. . . .

Il détache alors l'émeraude de son bonnet et la tend à Vita qui la prend presque machinalement.

Enfant, conserve cette pierre, en souvenir de celui qui rêve, en souvenir de celui qui aime et qui jamais ne saurait oublier ta bonté, ta beauté, ta claire jeunesse !

VITA (avec désespoir).

Ah ! reste ! reste, ami !

Tu ne sais pas... je ne sais pas moi-même quel sentiment nouveau s'éveille en mon esprit...

En ta sublime charité mon âme se fond tout entière. Reste, reste ! si je te perds, pour moi tout est perdu !

L'Etranger, haletant, porte la main à ses yeux.

Ah ! je te vois souffrir, et je souffre moi-même comme si ta peine était en moi.

Ah ! vois les pleurs de ton amie, reste auprès de moi !

Si tu pars, tu le sais, si tu pars, je ne puis plus vivre !...

Elle tombe, prostrée, à bout de forces, sur le rocher de gauche. L'Etranger, plus calme, s'approche d'elle et la prend en ses bras, la berçant comme une enfant. . . . .

Vita le regarde douloureusement. Il se relève et reste debout auprès d'elle.

L'ÉTRANGER.

Chère enfant, ta pitié m'est douce, mais, ce n'est, hélas ! que de la pitié... L'amour a droit à la jeunesse...

Adieu, Vita ; par toi, j'aurai connu un instant le bonheur...

Par toi j'aurai souffert le suprême malheur...

Souviens-toi, ô Vita, en face de la mer, souviens-toi de l'étranger sans nom qui passa près de toi et qui comprit un jour la beauté de ton âme. — Adieu !

Il a repris son sac et ses filets et s'éloigne lentement par la route de droite, au dernier plan, sans se retourner. - Vita le suit anxieusement des yeux.

. . . .

SCÈNE III.

L'Etranger a disparu — Vita, sortant de sa prostration, se dresse soudain, tournée vers l'Océan.

VITA.

O mer ! sinistre mer aux colères charmeuses ;

O mer ! ô mer ! ô mer !

Très douce mer aux caresses mortelles,
Entends-moi, entends-moi, entends-moi !

Solennelle, illuminée, quasi hiératique, elle marche vers la mer, tandis que des voix mystérieuses se font entendre au lointain.

. . . .

Arrêtée au coin du môle, elle étend la main droite vers l'infini.

Je jure que ma vie est à lui pour toujours ;
Je jure qu'il emporte avec lui mon âme ;
Je jure que mon corps de vierge, toi seule, ô mer, tu le posséderas !

. . . .

En un geste de consécration, elle élève au-dessus de sa tête l'émeraude sainte, rayonnante de sinistres lueurs.

Reçois, ô mer, en gage du serment, la pierre sacrée, la sainte émeraude !

Que nul ne puisse plus invoquer sa puissance ; que nul n'éprouve plus sa vertu salvatrice ; mer jalouse, reprends ton bien, dernier présent de ta fiancée !

D'un large geste elle lance l'émeraude dans les flots qui se colorent soudainement en vert sombre sous le ciel plus noir.

. . . .

La surnaturelle lueur verte va s'étendant peu à peu jusqu'à la ligne d'horizon et la mer s'émeut en une houle menaçante.

A cet instant, deux groupes de marins et de pêcheurs, l'un venant du village, l'autre remontant du port, se croisent au milieu de la scène. Revêtus du suroît dont la plupart ont rabattu le capuchon sur leur tête, ils se parlent un moment, aux premiers plans, sans voir Vita qui, immobile, sculpturale, n'a pas bougé de place et considère obstinément la mer.

La fantastique lueur verte s'est effacée, mais le temps est resté sombre et terrible.

DES HOMMES.

Sainte Vierge, quel temps !

D'AUTRES.

La tempête vient du large.

LES PREMIERS.

Est-il quelque bateau sorti ?

LES SECONDS.

Personne, grâce à Dieu.

D'AUTRES.

Mais si ! mais si !... et Jean-Marie !
Et l'*Artémise* au patron Jean Marie !

TOUS.

Oui, l'*Artémise* !

UN VIEUX PÊCHEUR.

Hier soir, il est sorti malgré les menaces de grain, car il n'avait rien pris de la semaine.

DES HOMMES.

C'est vrai ; il a passé toute la nuit en mer.

TOUS.

Dieu ait pitié de lui ; Dieu sauve son âme !

Quelques-uns font le signe de la croix et les deux groupes se séparent, allant en deux directions opposées.
De plus en plus forte se fait la houle.
Au milieu d'une rafale on voit arriver André, hâtif. Il aperçoit Vita et court à elle.

ANDRÉ.

Vita ! Que regardes-tu donc, Vita ? Tu vas te faire rouler par la lame !

Voyant qu'elle ne bouge pas, il la saisit par le bras et l'entraîne vivement jusqu'au premier plan.

Ecoute ; il faut que tu t'expliques ! On me dit que c'est toi, toi-même, qui as fait différer l'annonce de notre mariage... Est-ce possible ?

Vita, sans se tourner vers lui, fait un signe d'affirmation.

As-tu donc oublié, méchante, mes baisers, mes caresses, tous nos serments d'amour ? Tu ne m'aimes donc plus ?

Vita secoue la tête tristement.

Allons donc ! C'est sûrement pour rire ! — Vois, je viens de chez toi ; là, ta mère m'a dit que tu étais ici, et je suis accouru sans rancune.

Il lui présente un écrin.

Tiens, regarde ; en gage de nos fiançailles, je t'apportais ce collier d'argent fin...

Lentement, sérieusement, Vita tourne la tête et regarde André.

VITA.

Est-ce ta part de prise ?

ANDRÉ.

Je ne comprends plus... Depuis hier tu es toute changée ; peut-être c'est l'orage...

VITA.

A la mer je suis fiancée !

ANDRÉ.

Ah ! ça, Vita, tu te moques de moi !

(Avec un âcre dépit.) Eh bien, si, maintenant, tu renies tes promesses, si tu ne veux plus de moi, reprends ta parole, la belle ! Bien d'autres me consoleront ! Car il me faut, à moi, une amoureuse, une vraie amoureuse de chair, et non pas une fille insensible, sans cœur, sans foi, sans âme, comme toi !

Il va comme pour s'éloigner, puis se retourne encore vers Vita, toujours immobile, indifférente.

Tu ne dis rien ?... A ton aise, la blonde ; tu t'es jouée de moi, à présent c'est mon tour.

Je m'en vais... Tu entends : je m'en vais ! Et je ne viendrai plus te chercher, tu peux le croire !

Il s'éloigne définitivement par le sentier au premier plan à gauche.

Vita est restée, debout à la place où André l'avait laissée, au premier plan, à droite. Elle est complètement tournée vers la mer.

La tempête s'est élevée. De puissantes lames déferlent jusqu'au-dessus du môle, couvrant la place d'une écume lumineusement verdâtre.

Quelques hommes arrivent par la route de droite. Ils restent au fond, agités, les regards vers la mer. . . . .

Des femmes accourent, venant du village, puis, de toutes les directions, une foule de pêcheurs et de paysans. Tous désignent un point de l'autre côté du môle.

LA FOULE.

Le bateau ! Ohé ! le bateau !

Il est là ! — Il n'a plus de mâture. Voyez ! il dérive vers le grand rocher...

Il dérive tout droit vers le grand rocher !

QUELQUES-UNS.

Est-ce quelqu'un d'ici ?

On ne sait pas.

TOUS.

La lame ! Ah !

Tous reculent vers le premier plan. — Une vague immense balaye la place en un fulgurant éclat.
La lame s'est retirée. — Les gens avancent de nouveau vers la mer.

LA FOULE.

On ne le voit plus... Il a coulé ?
Non pas ! non pas ! Il était sous la lame...
Voyez, il reparaît... le voilà !
C'est l'*Artémise* ! Ah ! pauvre Jean-Marie !
Voyez, il prie...
Il a raison ; son seul recours est à Dieu.

Les vagues se succèdent presque sans interruption. La foule, impuissante, continue à considérer le bateau en péril.
Arrivent des fonctionnaires, un maire, un instituteur, un député, etc., gens importants et officiels qui se croient obligés de donner des ordres.

LES FONCTIONNAIRES.

Les ancres, les amarres !

DES MARINS.

Peine inutile, tout a cassé...

LES FONCTIONNAIRES.

La bouée !...

LA FOULE.

La bouée même a disparu.
C'est bien fini pour lui ! Nul secours humain n'est possible. — Terrible temps !
Aucune embarcation ne peut tenir la mer.
Prions, prions !

Les femmes et une partie des hommes se sont agenouillés.
Alors, du sentier de gauche, descend l'Etranger, un câble enroulé autour du corps. Il s'arrête à mi-côte, dominant la foule.

L'ÉTRANGER.

Armez le canot !...

Tous se tournent vers lui, étonnés, presque effrayés.

LA FOULE.

Que dit-il ? Que veut-il ? Que veut-il donc ?
Mais, tu n'y penses pas ; que peux-tu faire ?
Tu sais bien que le sauvetage est impossible ; on a tout essayé.

L'Etranger, presque au bas de la côte, crie de nouveau.

L'ÉTRANGER.

Armez le canot !

LA FOULE.

Il est fou ! — Il n'a plus sa tête. Il se fera broyer contre le roc !

L'air autoritaire et résolu de l'Etranger en a imposé à quelques jeunes gens qui descendent à la coupée pour armer l'embarcation.

L'ÉTRANGER.

Qui embarque avec moi ?

Un vieux pêcheur, se détachant des groupes, s'avance vers lui.

LE VIEUX PÊCHEUR.

Etranger, vois, regarde ; nul bateau ne tiendra contre ce temps... Tu veux donc aller à la mort ?

L'Etranger, qui est descendu encore tandis que parlait le vieux pêcheur, s'arrête un instant, comme en proie à un douloureux regret. — A ce moment, un jeune homme remonte à la coupée du môle.

UN JEUNE HOMME.

Le canot est paré.

Brusquement, l'Etranger descend jusqu'au milieu de la place.

L'ÉTRANGER.

Qui vient ?... Personne ?...

J'irai donc seul, amis ; (presque gaiement) mes bras sont encore assez forts pour manœuvrer les deux avirons par grosse mer. — A Dieu vast !

Tous se découvrent et répètent l'invocation.

LA FOULE.

A Dieu vast !

Alors, Vita, qui jusqu'à ce moment est restée immobile, presque inconsciente de ce qui se passe autour d'elle, s'élance, heureuse, enthousiaste, vers l'Etranger.

VITA.

Attends-moi ! Je vais avec toi...
Je t'aime !

L'Etranger a reçu Vita dans ses bras. — Passionnément, leurs lèvres se sont jointes.

. . . .

Désenlacés, ils marchent tous deux solennellement vers la mer. — L'Etranger fixe le câble déroulé à un cabestan qui se trouve sur la jetée, puis, assuré de la solidité du câble, il étreint Vita de son bras gauche et tous deux disparaissent sur les degrés de la coupée. — Anxieuse, terrifiée, la foule s'est groupée au fond de la scène et observe les péripéties du drame. — De plus en plus violente se fait la tempête.

. . . .

Mouvement dans la foule, qui semble signifier que les sauveteurs sont arrivés à joindre enfin le bateau en perdition.

La houle devient de plus en plus menaçante et sinistre. . . . .

Une lame de fond gigantesque, démesurée, s'abat soudainement sur le môle, enveloppant la place entière d'une éblouissante lueur verte. — Tous reculent, terrifiés, jusqu'aux premiers plans ; les femmes se jettent à genoux, se voilant la face.

— Puis, une accalmie se produit et, au milieu du silence général, un vieux marin, qui, sur la jetée, s'est accroché au mât de signaux, ôte son bonnet de laine et entonne le *De profundis*, auquel, pieusement, répond la foule.

LE VIEUX MARIN.

De profundis clamavi ad te, Domine.

LA FOULE.

Domine, exaudi vocem meam.

. . . .

FIN

Poitiers. — Société française d'Imprimerie et de Librairie.

